

Madame Martinet Suzanne Goulard Martinet (1910-1998)

« Permettez-moi de vous remercier, au nom des Heures médiévales, pour cette remarquable conférence et de vous féliciter pour votre érudition », dit Roger Thirault, directeur du Festival ¹, à la dame pleine de majesté qui vient de présenter sa vision de Roland de Roncevaux dans le cadre de la manifestation. Elle sourit de plaisir et, aimable, reçoit ce compliment qu'elle a conscience de mériter en présence de Monsieur Perreau-Pradier, préfet de l'Aisne, et de Monsieur Sabatier, maire de Laon, qui, elle le sait, apprécie l'un et l'autre sa valeur comme aussi le zèle et l'énergie qu'elle déploie en vue d'accroître la renommée de la cité.

Au début de ces années 70, chacun voit en elle la bibliothécaire qui a mis et met toujours en œuvre, sans compter, sa force, sa compétence, son imagination, son entregent pour développer l'établissement qu'elle dirige et en étendre la notoriété. Ni ses études, ni son passé professionnel ne prédisposaient à cette fonction la personne à qui fut confiée, en 1960, la destinée de la bibliothèque municipale de Laon. Sa personnalité, en revanche, attirait depuis longtemps l'attention sur cette dame et on avait déjà sollicité sa candidature à l'occasion des élections municipales de 1953.

Conseillère municipale

Assez implantée pour être acceptée, elle avait cependant connu d'autres cieux ; assez engagée pour s'impliquer, elle faisait preuve néanmoins d'une largeur de vues et d'une tolérance de nature à la mettre au service de tous et elle obtint en effet, par le jeu du panachage, un excellent score à ce scrutin.

La candidate

L'horizon de cette Laonnoise, qui résidait dans la maison de ses grands-parents, qu'on serait plus tard tenté d'appeler « Madame de Laon » tant elle allait porter haut et loin la défense et illustration de la ville, ne se bornait pas au Laonnois. Originaire de Poissons (Marne) – où elle naquit en 1910 – elle avait aussi vécu, petite fille, à Montdidier (Somme), à Lanester près de Lorient, puis à

1. *Évocation des heures médiévales de Laon*, festival culturel annuel auquel a, dans une certaine mesure, succédé l'actuel *Festival de musique française*.

Nersac en Charente et atteignait neuf ans quand sa famille vint s'établir à Laon à l'issue de la Grande Guerre. Par la suite, ses études de droit à Paris l'écartèrent à nouveau de la ville, avant que son mariage ne l'entraîne à Vitry-le-François, de 1934 à 1936.

Le mariage l'avait éloignée de Laon, la maladie allait la séparer de son mari et de ses trois premiers enfants. Elle consacra d'ailleurs une année de repos obligatoire sur le plateau d'Assy à son enrichissement intellectuel. La guerre l'évacua ensuite, avec ses enfants, à Sablé, puis à Solesmes, où elle mit à profit les possibilités de l'abbaye² et s'initia au chant grégorien. Revenue à Laon après les hostilités, elle habita la maison où on l'avait amenée toute enfant chez sa grand-mère et où elle avait longtemps vécu pendant l'entre-deux-guerres ; elle put de la sorte apporter un concours éclairé à la chorale de sa paroisse, Saint-Marcel.

Mais ses amis retrouvés attendaient d'elle davantage et l'incitèrent à prendre une responsabilité communale. On connaît l'ouverture d'esprit de la catholique engagée, pleine d'admiration pour sa grand-mère paternelle luthérienne, dont elle gardait un souvenir ébloui, et d'affection pour son grand-père anticlérical dont le long cortège des obsèques civiles, à Neufchâtel, avait engendré, en 1925, une réprobation bien pensante qui, portée jusqu'aux oreilles de sa petite-fille, l'avait alors scandalisée.

Par ailleurs, n'avait-elle pas déjà milité, autour de Georges Hoog, dans le mouvement Jeune République de Marc Sangnier, dès la fin des années vingt, pour avoir pris la guerre en horreur dix ans plus tôt en découvrant avec ses parents les angoissants paysages des champs de bataille : villages rasés, « partout des tombes, des fils de fer barbelés, des obus abandonnés, plus aucun arbre, rien que des troncs déchiquetés, sans feuillage en plein été³ » sur le Chemin des Dames ?

N'était-elle pas, enfin, docteur en droit, possédant de ce fait les connaissances juridiques nécessaires pour participer à l'administration d'une ville ? Cette formation de juriste, sans doute, l'avait incitée à s'intéresser depuis longtemps à la vie politique. Elle ne se présenta pas aux suffrages des Laonnois sur la liste de Marcel Levindrey qui remporta les élections, mais fut élue sur la liste adverse.

L'élue

La nouvelle conseillère était inscrite à la quatrième commission qui traitait, en particulier, des affaires sociales. Pendant six ans et plus, elle mit en œuvre sa clairvoyance et une grande ténacité, autant que son pouvoir, pour résoudre chaque jour les problèmes divers et difficiles que venaient lui poser directement, même après la fin de son mandat, ses concitoyens les plus démunis.

2. La célèbre abbaye avait été, dès le XIX^e siècle, à l'origine d'un courant de piété, « Vie liturgique », grâce à des travaux sur la liturgie romaine et le chant grégorien, travaux qui s'y poursuivaient et permettaient de s'initier à ce chant auprès de ses maîtres les plus savants.

3. Extraits de « mémoires », non destinés à l'édition, écrits par Suzanne Martinet pour faire connaître ses souvenirs de famille à ses descendants.

Or, la pénurie nationale de logements, liée à la politique économique de l'immédiat après-guerre, prit un tour dramatique dans la froidure exceptionnelle de l'hiver 53-54 et suscita, au sein du célèbre mouvement de l'abbé Pierre, la création de « cités d'urgence ». L'une des toutes premières se mit en place à Laon. Madame Martinet avait détecté dans cette formule un remède provisoire mais prompt à la carence de logements, aggravée ici par la présence de familles américaines qui en occupaient une quarantaine. Dès le 1^{er} mars 1954, au cours d'une réunion des quatre commissions, la municipalité rendit compte des démarches déjà effectuées dans ce sens et annonça la construction de vingt-cinq logements, prévue au lieudit le Blanc Mont de Semilly. La cité d'urgence vit rapidement le jour. La conseillère y faisait de fréquentes visites et les habitants de ces logements de fortune l'accueillaient chaleureusement, ils lui vouaient reconnaissance et sympathie ; elle-même noua avec eux des relations personnelles au point que plusieurs familles la choisirent pour marraine à la naissance d'un enfant. Elle accepta, et ce n'était pas là pure convention : elle conserva un contact aussi durable que possible avec ces filleuls, leur ouvrit sa maison et, longtemps au besoin, sa bourse.

Chargée en particulier de remettre leur médaille à ses consœurs mères de famille nombreuse, elle chantait par ses discours les vertus déployées dans l'accomplissement des innombrables tâches quotidiennes, pas toutes flatteuses, qui s'imposent à une mère, laquelle souvent, de ce fait, comme on dit, « ne travaille pas », c'est-à-dire n'est pas rétribuée. Elle s'intéressait tout particulièrement à l'évolution de la condition féminine et prit toujours officiellement position en faveur d'une amélioration de la situation des femmes dans la société.

Si pourtant, dans le domaine des affaires sociales, elle remplit sa mission avec une manière d'esprit de service et d'attention aux autres dont elle ne se départit jamais, ses goûts personnels la poussaient vers d'autres préoccupations qui retinrent de plus en plus son intérêt et ses soins.

Le plateau de Laon est chargé de strates d'histoire, concrétisées dans de remarquables monuments. L'intérêt de la conseillère se tourna résolument vers ce passé, en partie tangible, qu'elle voulait valoriser et, avant tout, sauvegarder. Le 8 décembre 1955, Madame Cammas, conservatrice du musée, sollicita l'acquisition par la ville d'une cave voûtée située place du Parvis, sous la chambre des Notaires. Malgré un avis favorable de la troisième commission, en date du lendemain, la première commission ajourna encore l'affaire que le secrétaire général de la mairie voulait lui soumettre en fin de séance, le 18 juillet 1956. Rappelant que, selon Victor Hugo, tout était beau à Laon sauf le conseil municipal et menaçant ses collègues du conseil de prêter le flanc à semblable ridicule au cas où la dite « salle gothique » ne deviendrait pas propriété de la commune, Madame Martinet remporta finalement son acquisition par la ville, votée à la séance du 7 septembre. Cet achat permit plus tard d'installer l'office de tourisme dans un édifice prestigieux qui dispute à l'hôpital Saint-Jean d'Angers la prérogative de plus ancien bâtiment hospitalier de France.

Historienne

Une vocation contrariée

Son goût pour l'Histoire avait dû naître avec Suzanne Goulard. Mais, en l'associant dès son plus jeune âge à leur tourisme culturel, ses parents le nourrissent régulièrement, naturellement, inconsciemment peut-être.

Elle s'en souvenait très bien : de Poissons, lorsque la famille allait prendre le « Dijonnais » à Joinville, Suzanne demandait à saluer le « bonhomme noir »⁴ qu'on voit toujours sur la place et sa mère avait dû raconter à sa toute petite fille l'histoire de ce « bonhomme » : Jean, sire de Joinville. Plus tard, à Beaufort, le gardien de la vieille tour explique qu'une prisonnière a sauté pour s'échapper mais que, s'étant tordu la cheville, elle a été reprise, conduite à Rouen, jugée et brûlée. « J'avais tout juste quatre ans. Je me souviens toujours de cette promenade et de la rencontre avec Jeanne d'Arc⁵. » L'année suivante, à Rouen, elle vit la plaque marquant l'endroit du bûcher de Jeanne, encastrée dans la chaussée ! Ainsi flatté, son penchant se développa encore à l'école qu'elle fréquentait à Laon, depuis octobre 1919 : « Il n'y avait qu'une matière où je brillais, c'était en histoire⁶. »

L'intérêt de Suzanne Goulard et de sa famille pour cette discipline se reflétait aussi dans ses lectures préférées : d'abord *Chansons de France* et, surtout, *Jeanne d'Arc*, illustrés par Louis Maurice Boutet de Monvel, puis *Le merveilleux voyage de Nils Holgerson* de Selma Lagerlöf, *Contes populaires de l'Égypte ancienne* de Gaston Maspéro, des chansons de geste, des ouvrages de Pierre Loti... Comme on s'intéressait au style et au passé des monuments variés disséminés dans le Laonnois et rencontrés au cours de longues promenades dominicales en famille, comme on parlait d'histoire et d'histoire de l'art à la maison, on célébrait les travaux d'Émile Mâle et, sans oser l'espérer, l'adolescente rêvait de posséder *L'art religieux du XII^e siècle en France* qu'il venait de publier, en 1923. Son père lui offrit ce cadeau magnifique qui lui permit de franchir une nouvelle étape dans la connaissance de la cathédrale à laquelle l'avait déjà introduite une conférence de l'archiviste Lucien Broche complétée, sur le terrain, par l'observation détaillée du monument, de long en large et même de haut en bas, avec la complicité active et instructive de Monsieur Bideaux, sacristain érudit.

Il n'était pas question de s'arrêter en si bonne voie. Nantie de son baccalauréat, en 1928, Suzanne voulut mettre le cap sur la prestigieuse École des Chartes. Cette fois, le rêve ne se réalisa pas. Monsieur Goulard, certes cultivé et amateur d'art, était aussi docteur en droit. Il va de soi qu'il offrit à sa fille de faire des études supérieures... de droit, naturellement. Elle furent menées bon train, avec sérieux et succès.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*

Un penchant persistant

Les amours avec l'histoire ne sont cependant pas mortes. Suzanne Martinet la retrouva et en découvrit une autre approche au fil de longues conversations avec Jean Scapula⁷, consigné comme elle sur le plateau d'Assy où ils firent connaissance. Puis elle eut, pour la première fois, accès à des textes médiévaux et à leur lecture en fréquentant l'abbaye de Solesmes. Là, elle sympathisa avec la famille, également réfugiée, du professeur Barbet, chirurgien parisien qui étudiait le Suaire de Turin. Cette attirance, toujours sous-jacente et tout à fait personnelle, pour l'histoire devait évidemment amener l'attention d'une conseillère municipale sur les possibilités touristiques inexploitées de Laon et elle la conduisit à s'intéresser de plus en plus au passé médiéval local.

Engagée sur une telle voie, Suzanne Martinet ne cessa plus de communiquer son réel enthousiasme pour le site, qu'elle faisait visiter, dont elle faisait connaître l'histoire par ses conférences, toujours plus demandées, et par ses écrits. Un travail de dilettante, relevant initialement d'un pur intérêt personnel porté à l'histoire de Laon et de ses monuments, peu à peu sous-tendu par l'ambition de bâtir un renom à la ville, la conduisit vers ses premières publications. Ses articles et brochures, destinés au départ à encourager un tourisme éclairé et à éveiller l'intérêt des visiteurs pour les monuments majeurs de Laon, mettent en lumière leur place éminente dans l'histoire et l'architecture, en relèvent les particularités et le sens, sous un angle plus culturel que proprement historique.

Sur sa lancée, la conseillère renonça finalement à solliciter un nouveau mandat municipal afin de briguer le poste de bibliothécaire dont le titulaire, Pierre Lefèvre, se trouvait sur le point de faire valoir ses droits à la retraite. Pierre Lefèvre ne se trompa pas en l'incitant et en l'encourageant dans ce sens, puis en soutenant sa candidature avec vigueur. Entrée en fonction le 1^{er} juin 1960 dans cet établissement au riche fonds ancien dont elle allait prendre toute la mesure, Suzanne Martinet, qui avait désormais les coudées franches pour appuyer ses études sur une documentation de première main dont l'exploitation lui devint de plus en plus familière, put enfin donner libre cours à son goût pour l'histoire.

Ses premiers ouvrages, *La cathédrale de Laon*, publié aux Nouvelles Éditions latines dans la collection « Art et Tourisme », s.d., qui fut l'objet d'une seconde édition, et *Laon Aisne*, publié en 1971 aux éditions SAEP à Colmar-Ingersheim, appartiennent nettement au volet touristique de son œuvre. On peut y rattacher trois brochures plus tardives aux Éditions du *Courrier de l'Aisne* : en 1979, *Laon, ancienne capitale de la France*, réédité dix ans plus tard ; *La Sainte Face de Laon et son histoire*, en 1988 ; et, sous une toute nouvelle forme, *La cathédrale de Laon*, l'année suivante. Elle collabora par ailleurs, en 1971, avec Georges Dumas, directeur des archives départementales, à un ouvrage destiné à divulguer les plus intéressantes pièces des archives départementales et de la

7. Jean Scapula, auteur, en particulier, de l'exploration archéologique et de la mise en valeur du site et de l'église aux trois sanctuaires de l'Isle-Aumont (Aube).



Suzanne Martinet au porte-voix, 1981.

bibliothèque municipale. Il s'agit de *L'histoire de l'Aisne*, livre réalisé par l'Imprimerie du *Courrier de l'Aisne*. Ce dernier travail se situe déjà sur le versant plus scientifique des préoccupations de la bibliothécaire qui a eu et aura plusieurs occasions de collaborer avec Georges Dumas.

Une historienne pas comme les autres

Ainsi, la démarche historique de Suzanne Martinet, doublement originale, commença à l'adolescence par une découverte approfondie de l'ancienne cathédrale qui déborda ensuite sur celle des monuments voisins et de leur histoire. Ce cheminement peu classique induisit chez elle une approche chronologique inhabituelle qui la conduisit des prémisses de la période gothique vers les temps carolingiens, puis mérovingiens et gaulois.

Le contact constant avec des manuscrits anciens et avec les historiens venus les consulter invita leur conservatrice à les considérer d'un point de vue scientifique. Suzanne Martinet s'engagea dans une recherche historique, sans jamais dissocier son travail de sa vie. Elle se lia d'amitié avec les chercheurs qui fréquentaient la bibliothèque, les intéressa à ses propres recherches et les impliqua dans ses projets tout comme elle y associait ses proches.

Une grande complicité intellectuelle s'instaura entre les Martinet et l'abbé Merlette, qui passait sa vie dans les bibliothèques. Ce chercheur a très rarement

publié mais il fit bénéficier Suzanne Martinet de toute l'étendue de sa culture et de sa documentation et elle tenait grand compte de son esprit critique.

Elle-même instruisait aussi volontiers les Laonnois, dans un contact individuel. Elle était soucieuse d'informer, peu avare de son temps, perpétuellement ouverte à un échange personnel. « Oui, précisait-elle à une interlocutrice, l'ancien séminaire abritait, avant guerre, une institution de jeunes aveugles, mais également de sourdes-muettes ; on faisait même des confusions : en robe de mariée, sur le point de monter au bras de mon père les marches de Saint-Marcel, j'ai entendu dire, pour commenter un mouvement qui se produisait à l'entrée de l'église : "Ce sont les sourdes-muettes qui arrivent pour chanter la messe". J'ai bien failli avoir un fou rire. »

En 1975, sous la rubrique « Année gothique en Picardie », elle fut invitée à prononcer une conférence sur *La vie quotidienne au Moyen Âge* à la faculté de Lille, puis elle enregistra, à Laon, deux commentaires sur la cathédrale, qui furent diffusés sur la Troisième Chaîne, les 8 et 9 octobre 1975.

On ne compte plus ses conférences illustrant monuments et événements historiques ou personnages du Laonnois, sollicitées par toutes sortes d'instances associatives, municipales, universitaires, locales, régionales, nationales ou internationales. Elle faisait volontiers là œuvre de touche à tout, réhabilitant on pourrait dire pêle-mêle Champfleury, Nestor Lhôte, Jean-Simon Berthelémy, le jésuite Jacques Marquette, Nicolas Lebègue, les frères Lenain et, bien entendu, Gautier de Mortagne, Abélard, les écolâtres Anselme et Raoul de Laon, Guibert de Nogent, Elinand, Louis IV d'Outremer, le médecin Pardule, Roland de Roncevaux, Jean Scot Erigène, Martin Scot, saint Remi...

Un autre regard

Son regard différent pouvait la conduire à des hypothèses fécondes. Nous en avons un exemple au congrès de la Société française d'archéologie consacré à l'Aisne méridionale, en 1990. Willibald Sauerländer, qui avait accepté de la présenter dans le cadre du congrès, venait de passer une semaine à parfaire sa connaissance de l'ancienne cathédrale par une étude minutieuse du monument et des archives locales. « Plusieurs hypothèses sont avancées pour expliquer l'ampleur de ce transept, dit-il, toutefois la seule qui me paraisse satisfaisante est celle de Mademoiselle (sic) Martinet. » Elle était alors depuis longtemps à la retraite et le conférencier n'avait pas eu l'occasion de la rencontrer, mais elle l'écoutait ravie.

A tort ou à raison, on pourrait lui reprocher l'idée d'une permanence de la nature humaine qui la conduisait à prêter sa propre psychologie aux humains de tous les temps, sous tous les ciex, et un regard excessivement « laonnocentrique » la conduisant, par exemple, à avancer que le mystérieux lieu de naissance de Charlemagne devait être Laon. En effet, au moment de donner naissance à l'aîné de ses enfants, Berthe aux Grands Pieds s'était sans doute rapprochée de sa propre mère, épouse du comte Caribert de Laon, qui devait résider dans cette ville.

Elle seule fut surprise par la question de deux de ses petites-filles lui demandant un jour si elle avait connu Charlemagne et concluant d'elles-mêmes, devant la négative : « Charlemagne, non, mais Louis XIV, certainement ! » Stupéfaction de la grand-mère ! Il est vrai qu'elle s'attachait tant aux personnages dont elle faisait l'étude qu'ils semblaient être ses familiers et devenaient, dans une certaine mesure, ses héros, au point que des rues de la ville prirent peu à peu leurs noms sous son influence.

Suivons-la en Egypte avec sa petite-fille. Elles s'intéressent aux principaux égyptologues mentionnés sur le haut de la façade du musée du Caire et, de leur place, elles ont peine à déchiffrer l'un des noms : « Ne serait-ce pas » notre « Nestor Lhôte ? » dit la grand-mère qui se fait reprocher, sur le champ, de « voir Laon partout ». Il faut pourtant en convenir en s'approchant, c'est bien le nom de ce jeune artiste de l'expédition de Champollion, dont la famille avait des attaches à Laon, qui figure là.

Si enfin elle n'était pas, bien sûr, à l'abri de toute méprise, encore savait-elle, s'il y avait lieu et si elle en prenait conscience, reconnaître son erreur. Après la Libération, par exemple, une interprétation fautive de propos tenus par un militaire américain l'avait conduite à supposer qu'une statue dite « Notre-Dame de Laon », exposée au musée de Denver, devait être celle qu'on voyait au trumeau de la cathédrale avant les transformations du XVIII^e siècle. Mettant à profit un voyage de son fils François dans le Colorado pour s'en procurer une photographie destinée à l'illustration de ses conférences, elle se rendit compte que la statue concernée était bien trop petite pour avoir jamais occupé la place qu'elle lui assignait. Elle présenta la diapositive de son fils à la Maison des Arts et Loisirs lors d'une conférence consacrée à la cathédrale qui réunit un nombreux public : « Je me suis donc trompée » conclut-elle sur ce point, faisant publiquement amende honorable.

Les publications

Au-delà des ouvrages à caractère plutôt touristique déjà mentionnés, on doit à Suzanne Martinet un grand nombre de monographies et d'articles parus dans diverses revues, notamment les *Mémoires de la Fédération des Sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*. Toutefois, elle rendit compte de ses recherches principalement dans trois importantes publications. D'abord, en 1972, *Mont Loon*, un beau livre des Éditions de l'imprimerie du *Courrier de l'Aisne* – car elle était parvenue, par l'usage d'on ne sait quelle pierre philosophale, à transformer son imprimeur en éditeur. Il n'eut pas à le regretter, l'ouvrage est depuis longtemps épuisé. D'ailleurs, il réitéra en 1987 pour *Rois de France, Rois de Laon* puis, en 1994, avec *Laon, promontoire sacré des druides au IX^e siècle*, œuvre dans laquelle elle poursuit sa chronologie inversée.

Ces travaux, plus amples et plus résolument historiques, sont relatifs à la période carolingienne. Elle y conserve néanmoins, sans doute parce que sa formation initiale n'est pas celle d'une historienne, une approche héritée de celle de ses parents, poétique teintée de romantisme, et elle les mène surtout de façon tout

à fait particulière, imbriquant, pour ainsi dire, sa propre personne à ses recherches et ses travaux à sa vie.

Le colloque international

C'est, sans nul doute, par ses propres travaux, par sa manière de les conduire, mais aussi par sa personnalité, qu'elle sut attirer à Laon, du 7 au 12 juillet 1975, dans le cadre des colloques internationaux du CNRS, le colloque *Jean Scot Erigène et l'Histoire de la Philosophie*. Elle en orchestra personnellement sur place la logistique. Les sociétés savantes de Laon et de tout le département furent associées à la rencontre qui réunit, au chef-lieu, dans les locaux du Petit Saint-Vincent, une cinquantaine de spécialistes des manuscrits carolingiens parmi les plus éminents, provenant de dix pays différents du monde occidental. Ces savants purent établir sur place, à cette occasion, que le manuscrit du *Commentaire de l'Évangile de Jean* par Jean Scot, dont l'exemplaire unique est conservé à la bibliothèque de Laon, est en partie autographe.

Au cours du colloque, on put entendre plus de vingt conférences, dont une de Suzanne Martinet, et les actes furent publiés aux éditions du CNRS, sous la direction de René Roques, en 1977.

Bibliothécaire

Ceux qui ont eu l'occasion de la seconder ou de la rencontrer dans l'exercice de cette fonction sont unanimes à reconnaître en Madame Martinet une grande bibliothécaire. L'établissement qu'elle prit en mains à la suite de Pierre Lefèvre n'avait pratiquement rien de commun avec celui qu'elle livra, en définitive, à Jean Lefebvre, une vingtaine d'années plus tard.

Rendre à César

La bibliothèque gérée par Pierre Lefèvre était installée dans l'ancien hôtel Milon de Martigny, remanié au XIX^e siècle en vue d'héberger bibliothèque et musée. Il y conservait, dans un rangement thématique à l'ancienne, des ouvrages nombreux et divers dont son étonnante mémoire lui permettait de connaître l'existence et la place exacte parmi les volumes accumulés sur des rayonnages dont la disposition avait été imposée par l'exiguïté des locaux. La fréquentation de la bibliothèque emplissait d'aise Suzanne Goulard, encore écolière. « Il devait être bien agréable d'y vivre au temps où c'était un hôtel particulier » dit-elle un jour à ses camarades, tant elle appréciait l'atmosphère de vieilles pierres et de vieux livres pleins de science, là où les autres percevaient surtout une forte et désagréable odeur de poussière.

Pierre Lefèvre y avait conduit, pendant une quinzaine d'années, une judicieuse politique d'achats soigneusement fichés de sa main et laissait derrière lui un établissement en bon ordre. Bien consciente d'en bénéficier, sa remplaçante

louait fort le travail déjà accompli même s'il n'avait pas encore été possible d'établir le catalogue du fonds ancien. Elle allait elle-même s'atteler à cette tâche et parvenir à faire cataloguer près du tiers des quelque cinquante mille volumes qu'il comporte.

Lorsque, à la fin des années 70, la tombe de Jacques-François-Laurent Devisme fut menacée de disparition au cimetière Saint-Just, Madame Martinet, alertée, se mobilisa en faveur de la conservation du monument et l'obtint. Ce juriste et homme politique avait été le premier historien de la ville. « Sa collection d'autographes d'hommes illustres forme l'un des fleurons de la bibliothèque de Laon qu'il a personnellement contribué à constituer et à sauvegarder...⁸ »

Il ne serait pourtant pas resté grand-chose de tous ces ouvrages rares, de ces centaines de manuscrits, incunables et autographes, si le célèbre écrivain Ernst Jünger, officier allemand commandant la place de Laon en 1940, n'en avait pas immédiatement perçu la valeur et ordonné la protection. Passé le conflit, c'est à l'aune de leur valeur culturelle que la bibliothécaire estimait la reconnaissance due par la ville à cet officier, alors ennemi, dont les ordres avaient préservé les collections de la bibliothèque et assuré en outre le salut des autres trésors artistiques laonnois. À son instigation, Ernst Jünger fut invité par la municipalité de Laon qui le reçut officiellement au mois de mars 1972. Madame Martinet, pour sa part, lui rendit visite en Allemagne. Elle avait ouvert avec lui une correspondance et noué une amitié que seule vint éteindre, en 1998, la mort de l'un et de l'autre.

La lampe sous le boisseau

Lorsque la nouvelle venue prit possession de la bibliothèque de son enfance, aux richesses sauvées, elle les savait en grande partie ignorées du public et installées dans des locaux inadaptés. Or, aux yeux de la bibliothécaire, ces trésors suffiraient à asseoir le prestige et la valeur touristique de la ville et ils la rehausseraient d'autant si on les connaissait. De sa volonté d'en ébruiter l'existence jaillirent deux courants d'efforts spécifiques dirigés, l'un vers le monde savant, l'autre vers la population locale.

Madame Martinet, grâce à ses relations, à sa manière d'être et à ses travaux, attira à Laon des universitaires auxquels elle dévoila des manuscrits très anciens, encore inexploités, qui retinrent leur attention. On peut mentionner parmi eux René Louis, qui étudie la chanson de geste, Pierre Riché, spécialiste de l'histoire carolingienne, le père François Petit, historien de l'ordre de Prémontré, pour ne citer que trois de ses compatriotes auxquels tant d'autres emboîtèrent le pas dans la mouvance, par exemple, du colloque international du CNRS. Nous

8. Cécile Souchon, introduction à la réédition, en 1980, de *Histoire de la ville de Laon*, publié par J.-F.-L. Devisme en 1822.

avons remarqué à ce sujet l'accueil si personnel qui leur était réservé : Suzanne Martinet se liait souvent d'amitié avec eux, les recevait à sa table et surtout leur consacrait un temps considérable. Ils découvraient ainsi les possibilités offertes par le fonds ancien, les mettaient à profit dans leurs propres travaux et furent aussi conduits à proposer à leurs étudiants des sujets de recherche qui en tiraient parti. La bibliothécaire recevait ces jeunes chercheurs avec un soin égal, s'informait de leurs projets et de leurs préoccupations afin de pouvoir leur donner les meilleures indications et de les guider vers les pièces les plus intéressantes pour eux. Malgré l'espace gagné grâce à un rangement nouveau des livres, en fonction de leur taille, adopté suivant les conseils de l'Inspection des bibliothèques, la place manquait et la bibliothécaire, obligée de mettre à profit sa parfaite connaissance du fonds ancien et de la collection d'autographes, servie par une excellente mémoire, les impressionnait. Très douée dans l'art de transmettre son savoir, elle ne ménageait jamais le temps qu'elle leur accordait, les faisant bénéficier à tous égards de son expérience.

L'histoire locale préoccupait la bibliothécaire au premier chef. Elle s'attachait à en développer le fonds avec l'aide des Amis de la bibliothèque. Elle y apportait aussi, outre ses propres travaux, ceux des chercheurs qu'elle encourageait et guidait. Ce fonds, qui s'est encore accru depuis son départ, est consulté de plus en plus fréquemment.

Néanmoins, aux yeux de leur conservatrice, les biens de la bibliothèque appartenaient aux Laonnois, elle se sentait responsable de les mettre à leur portée pour leur en permettre la jouissance. Ainsi acceptait elle avec plaisir, à la demande par exemple de leurs maîtres ou de leurs catéchistes, de présenter de précieux documents aux enfants. Toujours, elle expliquait ce qu'elle montrait, elle en faisait comprendre l'intérêt, usant de mots et de motifs simples adaptés à l'âge de ses auditeurs attentifs qui suivaient sans peine ses explications. Dans cette tranche d'âge, elle estimait aussi de son devoir d'encourager la lecture et lança, à cette fin, avec la complicité de maîtres et des Amis de la Bibliothèque, un concours littéraire ouvert à tous les enfants. Il imposait la lecture d'au moins un livre emprunté à la bibliothèque.

Les plus belles pièces étaient présentées à l'occasion d'expositions thématiques qui ouvraient à chacun la possibilité de les connaître et de les apprécier. On peut avancer hardiment que tous les Laonnois ont eu, de la sorte, la possibilité de voir gratuitement une bonne part de leurs livres les plus précieux.

Enfin, loin de les abandonner, il faut aller vers ceux qui ne fréquentent pas spontanément ces sortes de manifestations. Faisant feu de tout bois, la bibliothécaire avait très bien compris le rôle d'amplificateur des « Heures médiévales ». La dynamique du festival multiplie les visiteurs des expositions et la complémentarité des activités enrichit chacune d'elles. Évoquons, à titre d'exemple, dans le cadre de ce festival, une exposition de la bibliothèque consacrée à *La flore de Prémontré*, associée à la présentation inaugurale du jardin de plantes médicinales créé, à l'abbaye de Vauclair, par le père Courtois. Précédée, la veille, par une conférence de Madame Martinet à la Maison des Arts, la visite du tout nou-

veau jardin fut couronnée sur place, à Vauclair, par un concert de cuivres suivi d'un repas champêtre.

Le levier « Heures médiévales », manié par la bibliothécaire, prit plus de puissance encore et les manuscrits rayonnèrent

... jusque sur les tribunes de la cathédrale, où ils devinrent musique par les voix de l'ensemble vocal de Laon, chantant sous la direction de Simone Tavernier les laudes carolingiennes d'après le manuscrit 263 de Laon, hymnaire de la cathédrale datant du XII^e siècle ;

... jusque dans le laboratoire de la boulangerie Berthiot, où on confectionna, chaque année, pendant toute la durée du festival, de délicieuses rissoles dorées dont elle avait su retrouver la recette – des salées et des sucrées ;

... jusque dans l'atelier arithmétique du « village médiéval » où, sous la férule de l'abbé Merlette, les gamins apprenaient à calculer à la manière des élèves de Raoul de Laon, dont le traité sur l'abaque se trouve « malheureusement » à la Bibliothèque nationale.

Enfin, pour associer plus largement et plus fortement le public local, il paraissait judicieux de le faire passer du stade de consommateur à celui d'acteur. Madame Martinet encouragea dans cette perspective la naissance, le 24 mai 1967, d'une association : Les Amis de la bibliothèque.

Ses statuts permettent à cette instance de solliciter des subventions à plusieurs échelons et elle en obtiendra, tout au moins, de la ville de Laon et de la Caisse d'Épargne. Depuis sa fondation, sous la présidence de Monsieur Rodolphe-Rousseau, rapidement relayé par Madame Gilliard, elle a contribué au rayonnement de la bibliothèque grâce à l'organisation de conférences. Elle a aussi apporté un soutien moral régulier aux diverses activités et une contribution financière à l'achat de pièces susceptibles d'enrichir le fonds ancien ou celui d'histoire locale, à l'édition de cartes postales destinées à faire connaître quelques unes des enluminures et autres illustrations parmi les plus belles ou les plus notables des ouvrages anciens, enfin à l'organisation des expositions. Lorsque celles-ci ont été enrichies d'un catalogue, dont le premier, consacré à l'exposition *Roland*, a été le fruit d'une collaboration entre Madame Martinet et l'archiviste Cécile Souchon, les Amis de la bibliothèque en ont le plus souvent assuré la diffusion.

La bibliothèque prit, peu à peu, une dimension telle qu'elle menaçait de faire éclater la trop étroite enveloppe de ses locaux.

De l'hôtel à l'abbaye

Corsetée dans l'hôtel Milon de Martigny, telle la rose en son bouton, la bibliothèque ne pouvait éclore qu'en s'en échappant. Sa conservatrice en prit vite conscience et rechercha sans tarder un site propice au déploiement des collections entassées rue du Bourg.

Les bâtiments de l'ancienne abbaye Saint-Martin, endommagés par le bombardement de 1944 et désertés depuis, ne reprendraient jamais leur fonction hospitalière puisque l'on venait de construire un nouvel hôpital. On attendait leur restauration et ils n'avaient pas encore d'affectation. Or, on ne pouvait imaginer locaux plus élégants, plus spacieux, plus proches d'importants établissements scolaires, en un mot plus indiqués pour abriter la bibliothèque. Ainsi logée, elle offrirait en outre au public accès à l'un des plus remarquables monuments de la ville : il restait à en convaincre les décideurs.

En prenant la responsabilité de la bibliothèque, Madame Martinet avait l'intention d'y ouvrir plusieurs axes de développement et elle allait devoir, pour y parvenir, gagner l'appui des principales autorités concernées. Nous avons remarqué que sa méthode a consisté à travailler au grand jour, à faire voir la progression de ses entreprises et à en faire percevoir l'utilité par tous les publics, et donc par les gestionnaires de la ville, du département ou des bibliothèques, par les responsables de la Culture et de l'Éducation. La bibliothécaire, ambassadrice de la bibliothèque, sut toujours obtenir que son action soit appréciée par le maire et le préfet, avec qui elle entretenait des relations personnelles, ou d'une façon générale par les diverses personnalités en jeu. Elle gagna leur adhésion à ses projets. La proposition du transfert des locaux intervint dès le milieu des années 60. La conservatrice fit preuve à cet égard d'une ténacité extraordinaire, défendant le projet avec une énergie farouche, stigmatisant, après avoir obtenu accord et financement des autorités locales avec le soutien de l'Inspection générale des bibliothèques, « l'incurie » de l'architecte en chef des Monuments historiques chargé de la restauration des bâtiments, à qui elle reprochait de laisser traîner le chantier.

Responsable de cette action jusqu'à son terme, elle orchestra le déménagement à la charnière des années 79 et 80. Elle avait pris possession, en 1960, de la bibliothèque de son enfance où elle se sentait autrefois si bien, elle en avait, par ses travaux, développé les richesses et la notoriété, puis l'avait transplantée pour permettre son épanouissement.

On inaugura les nouvelles installations le 16 juin 1980, en présence de Jean-Philippe Lecat, ministre de la Culture. Madame Martinet, déjà officier des Palmes académiques, reçut à cette occasion la croix de chevalier dans l'ordre des Arts et Lettres. Elle venait de prendre sa retraite au mois de mai, après avoir accompli en deux décennies une œuvre considérable. Elle était parvenue, malgré des conditions matérielles très difficiles, à susciter le rayonnement international des riches collections qu'on lui avait confiées dans un écrin trop petit, comme à faire fréquenter et aimer sa bibliothèque par ses concitoyens grâce à l'aide d'une équipe de cinq collaborateurs qui étaient, depuis 1975 au plus tard, Georgette Lefebvre, Jacqueline Poirrier, Jacqueline Prioux, Bernard Clarot et Jean Lefebvre. Elle avait su leur transmettre son savoir et, d'une certaine façon, sa flamme. Elle leur avait aussi indubitablement imposé son vouloir servi par un caractère très fort.

Son adjoint, Jean Lefebvre, devait finalement lui succéder. Il allait parfaitement élargir et développer son œuvre, non sans ouvrir aussi d'autres voies à cet

établissement déployé à l'abbaye Saint-Martin, bientôt informatisé et pourvu en outre d'antennes en ville basse.

Grande figure de la vie associative laonnoise

Comme conseillère municipale puis comme bibliothécaire, Madame Martinet ne manqua pas d'être sollicitée pour devenir membre de diverses associations. Elle apporta son concours à celles dont les objectifs s'accordaient à ses propres préoccupations, y acceptant, au besoin, des responsabilités importantes.

Les Anciens Élèves

Suzanne Goulard imprimait à son existence une continuité en vertu de laquelle ses amitiés étaient fidèles. On ne s'étonnera pas de la voir appartenir, dès 1925, à l'Association amicale des anciennes et anciens élèves des collèges et lycées de Laon, puis siéger longuement à son conseil d'administration et accepter la fonction de vice-présidente.

Ces sortes d'associations conviennent traditionnellement un ancien condisciple devenu célèbre à présider leurs rencontre et banquet annuels. L'association laonnoise fit à sa vice-présidente l'honneur de la choisir pour tenir ce rôle à la rencontre de 1977. Le discours qu'elle prononça dans cette circonstance, « Un passé glorieux que chaque pierre nous rappelle », consacré à « sa » ville, a été édité dans le bulletin de l'Association, assorti d'une présentation de la présidente du jour par son ancienne camarade de classe, Madeleine Pringuet.

L'université du Temps libre

A cette même période, Madeleine Pringuet se déchargea, en prenant sa retraite, de la direction du lycée Paul Claudel et se lança, sans tarder, dans la fondation d'une université du Temps libre. Elle put compter sur l'appui de son ancienne camarade et amie, encore en activité, qui accepta la vice-présidence de l'université et lança ses travaux en présentant, lors de la première réunion, le 17 octobre 1977, une topographie de la ville à partir de plans anciens.

L'université lui doit, de 1982 à 1996, une moyenne de quatre interventions annuelles, sans compter des visites guidées dans lesquelles elle se fit quelquefois assister par son fils Gabriel. Les sujets abordés étaient toujours très variés : descriptions de manuscrits, évocations de monuments, présentations de personnages de l'histoire politique ou religieuse... et elle a terminé le 25 avril 1996 par un compte rendu de son récent voyage aux Etats-Unis. Elle évoqua alors le Mississippi, le père Marquette dont on venait de lui présenter une généalogie à l'université de Milwaukee et sa propre émotion lorsqu'elle y découvrit des Goulard, de Trigny, dont elle était elle-même descendante.

Les Heures médiévales

Nous avons déjà relevé qu'elle contribuait à l'organisation du festival intitulé *Évocation des heures médiévales de Laon* qui, pendant un peu plus de vingt ans, tenta de replacer, une quinzaine de jours par an, la vie intellectuelle et artistique laonnoise au diapason de celle qui devait y régner au temps où s'élevait la cathédrale. Conférences, théâtre, danse, concerts, défilés se succédaient alors dans la ville, tandis que ses principaux établissements culturels présentaient des expositions généralement coordonnées et que des artistes sollicités, ou tout au moins acceptés par les organisateurs, exposaient leurs œuvres dans les plus beaux lieux rendus accessibles pour la circonstance.

A la suite de Jean Garel, Roger Thirault, directeur du conservatoire de musique, très tôt choisi comme responsable de cette manifestation à laquelle il attachait une grande importance, voyait en Madame Martinet sa collaboratrice la plus précieuse, la plus efficace, la plus fidèle et, par lui, la plus écoutée. Elle suggérait les thèmes, proposait des conférences et des conférenciers, organisait toujours de grandes expositions à la bibliothèque et apportait d'utiles conseils ou assistances dans les domaines les plus divers.

En 1978, on célébra au cours de ce festival, à Laon – une des patries supposées, selon Madame Martinet, du héros de Roncevaux – le douzième centenaire de la célèbre bataille. Une plaque de céramique, inaugurée dans ces circonstances sur la Porte d'Ardon, en conserve le témoignage.

Les Amis des orgues

Dans les années précédant son décès, survenu en 1966, le titulaire du grand orgue, Jules Fouquet, ne donnait ni n'accueillait plus de concerts sur son instrument. La nomination à sa succession de son assistante, Marie Ducrot, qui souhaitait jouer en concert, allait entraîner, avec les encouragements du chanoine Vasseur, affectataire de l'édifice, un renouveau autour des grandes orgues de l'ancienne cathédrale de Laon.

Plusieurs de ses amis, qui déploraient comme elle le silence de l'orgue en dehors des offices, entouraient Marie Ducrot, l'assistaient volontiers dans ses entreprises et encourageaient ses projets. Quelques-uns parmi eux, dont Madame Martinet, se rendaient bien compte que l'organiste et le clergé avaient besoin d'un soutien plus structuré dans leurs projets musicaux. Ils fondèrent, au mois de mai 1969, une association des Amis des orgues de Laon dans le but « d'apporter une aide matérielle et morale pour la conservation et le rayonnement des orgues des diverses églises de Laon, mais sans immixtion dans les cérémonies du culte ». Madame Martinet avait, dès l'origine, accepté d'en assumer la présidence. Elle avait, dans ce cadre, favorisé l'organisation de concerts et donné elle-même des conférences au profit de l'entretien et de la restauration des instruments. Dans cette période, sur le conseil de l'organiste Jean Langlais, le suivi régulier du grand orgue de la cathédrale fut confié au facteur Muller. Sa titulaire put, de la sorte, donner des concerts et accueillir ceux de son maître Jean Langlais, puis de

Marie-Claire Alain, André Marchal, Pierre Cochereau et de bien d'autres organistes, célèbres ou non.

L'association, affiliée à la Fédération départementale des amis des orgues de l'Aisne, permit un premier relevage de l'instrument par le facteur Muller à la fin des années 70.

La Société historique

La passionnée d'histoire était, évidemment, membre actif de la Société historique de Haute Picardie dont le siège, le lieu de réunion et la bibliothèque d'histoire locale sont aux archives départementales de l'Aisne. Son secrétariat était assuré par le directeur des archives, Georges Dumas.

Cette société est l'héritière de la Société académique de Laon, fondée en 1850, ressuscitée après la Grande Guerre, en 1922, l'année même où naissait une rivale plus aristocratique présidée par MM. de Hennezel d'Ormois et de Sars, la Société historique de Haute-Picardie. Sous ce dernier vocable, faute de sujets d'étude ou de territoires distincts et d'adhérents assez nombreux, les deux sociétés fusionnèrent en 1937, puis reprirent une activité régulière et unifiée sous l'influence de l'inspecteur d'académie, Monsieur Dubu, après le second conflit mondial.

Madame Martinet appartenait au conseil d'administration de la Société historique de Haute-Picardie. Lorsque le président de cette dernière, le colonel Henri de Buttet, choisit, en 1980, de se retirer de sa fonction, Cécile Souchon, qui avait succédé depuis 1977 à Georges Dumas à la direction des archives départementales et également au secrétariat de la Société historique, se joignit au colonel de Buttet pour solliciter la candidature de Madame Martinet à la présidence. Prise de court, cette dernière se résigna néanmoins à accepter « pour dépanner », et prit la charge le 5 novembre, précisant qu'elle n'y ferait face que pour une seule année... La présidente et la secrétaire ne virent pas passer le temps, leur entente cordiale régna sur les destinées de la société savante jusqu'au départ, en 1993, de Cécile Souchon, relayée par Patrice Marcilloux. La présidente commençait à ressentir vraiment le poids des ans et souhaita fermement, cette fois, une relève : « Il faut que vous me trouviez un remplaçant, même si je le voulais, je ne peux plus assumer cette responsabilité », dit-elle à la réunion du conseil d'administration qui suivit l'assemblée générale de 1994, le dernier auquel elle ait participé. Son appel fut entendu et Claude Carême accepta de prendre la relève.

En 1953-54, les sociétés historiques n'étaient plus en mesure de financer régulièrement des publications. Fut alors constituée la Fédération des Sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne regroupant les sociétés de sept villes du département : Château-Thierry, Chauny, Laon, Saint-Quentin, Soissons, Vervins et Villers-Cotterêts. L'union faisant la force, la Fédération prit le relais de ces associations pour publier chaque année les travaux de leurs membres dans un volume de Mémoires qui accueillit volontiers les nombreux articles proposés par Madame Martinet. En effet, entre 1962 et 1987, on ne compte pas moins de 26 articles signés d'elle.

Grande Dame

Nous resterions bien incomplet si nous passions sous silence des aspects plus privés de son personnage qui y ajoutent un éclairage intéressant et que, d'ailleurs, elle n'a jamais tenus secrets.

De la famille

Une jeune mère, laonnoise de fraîche date, étonnée et même choquée d'entendre Madame Martinet tenir à une mère de six enfants des propos relatifs à la nécessité d'une éducation individualisée, apprit avec la plus grande surprise que Madame Martinet connaissait la famille de son interlocutrice et avait, du reste, elle-même six enfants. Il est vrai que, dans les années 70, personne n'imaginait à la docte dame, si souvent en représentation, cinq fils et une fille. Elle en faisait bien rarement cas.

La Grammaire, brandissant des verges à la rose nord de la cathédrale, ne scandalisait guère leur maman qui citait plutôt la remarque de Guibert de Nogent à propos de son maître dans la discipline : « J'aimai presque autant que ma mère ce maître qui me tenait avec une grande sévérité en toutes choses », relevant qu'on ne craignait par les complexes à cette époque. La méthode s'accorde probablement au style éducatif adopté par la mère de famille, ouvert mais strict et rigoureux, ce qui ne l'empêchait pas de s'inscrire dans une ambiance familiale gaie et libre, stimulée par les plaisanteries paternelles. Et, comme Suzanne Goulard avait abondamment bercé sa poupée Bleuette, on peut supposer que Suzanne Martinet n'a privé d'affection aucun de ses enfants. La fratrie depuis longtemps dispersée, du plateau de Laon aux Amériques, dans un éventail professionnel non moins étendu, semble prouver que la mère de famille avait appliqué ses théories sur l'éducation individualisée.

Elle bénéficia du savoir de son fils médecin, dont elle prenait par exemple l'avis au sujet des remèdes qui figurent dans les manuscrits médicaux, et du savoir-faire de son fils artiste qui réalisait de belles affiches annonçant les expositions de la bibliothèque.

Du conjoint

Très intéressé par les travaux de son épouse qui le consultait et « l'embauchait », Monsieur Martinet y participa de plus en plus. Au fur et à mesure qu'il eut davantage de temps, il permit à sa femme d'en gagner, allant jusqu'à traduire pour elle des textes latins. Il l'assistait dans la présentation des expositions temporaires de la bibliothèque, les dimanches de grande affluence, et la soutenait, d'une façon générale, dans toutes ses entreprises. Ainsi l'accompagnait-il dans des voyages à but historique ; nous les retrouvons par exemple pistant sur la terre anglaise les traces ténues de la grande quête organisée par les chanoines de Laon au profit des réparations à apporter à leur cathédrale après l'incendie de 1112.

Écoutons Madeleine Pringuet s'adresser à son amie à la réunion des anciens élèves en 1977 : « Vous avez certes connu la maladie, les soucis, les épreuves, mais aviez pour les partager, pour vous aider à les surmonter, un compagnon solide et sûr qui vous a toujours permis – en déplorant souvent vos folles imprudences, sur lesquelles je n'insiste pas ; vos accidents de parcours, vos excès de travail, votre extrême surmenage – de mener de front votre foyer et vos tâches professionnelles. »

Il y a dans le jardinet qui précède sa maison un arbre à kiwi (*actinidia sinensis*) très productif. « C'est mon mari qui l'a planté, il était toujours très original », dit-elle à une amie, puis elle ajoute, sans la moindre emphase, pour unique commentaire de son récent veuvage, « c'est difficile à vivre, savez-vous, c'est difficile à vivre. »

De l'âme et du corps

Suzanne Goulard, confrontée dès son enfance, dans sa famille, à des options philosophiques variées et même opposées, instruite dans une religion que ses parents ne pratiquaient guère, s'était déterminée très librement mais clairement et fermement en tant que chrétienne. Elle ne se détourna jamais de ses préoccupations d'ordre spirituel. Paroissienne active, elle apportait à Saint-Marcel sa présence, sa générosité et sa rigueur habituelles, pratiquant un catholicisme sans sectarisme et se trouvant impliquée dans des démarches œcuméniques, en particulier les rencontres entre catholiques et protestants organisées, à Laon, par l'abbé Raux, curé de Saint-Marcel.

Se voulant historienne jusque dans ses bijoux, elle portait couramment l'un ou l'autre de ses colliers figurant des oiseaux issus de manuscrits laonnois et, notamment, des aigles d'époque carolingienne, sortes d'émaux cloisonnés, réalisés à sa demande par un orfèvre lyonnais, Monsieur Pelissier, dont elle appréciait le travail.

Elle pratiquait elle-même le dessin et il est à noter qu'elle a illustré de sa main un article consacré aux manuscrits de Foigny, en reproduisant plus de vingt-cinq grandes majuscules, des détails relevés sur certaines autres majuscules très ouvragées et de petits graffiti qui avaient été surajoutés sur diverses pages. Elle réalisa également tous les dessins de la plaquette diffusée à l'occasion de l'exposition de manuscrits cisterciens organisée dans le cadre de l'année Saint-Bernard (1990).

Du fait de son grand respect pour autrui, et donc pour sa propre personne, elle s'imposait en permanence un maintien digne et une mise étudiée. Plutôt en avance sur les femmes de sa génération, elle était titulaire d'un permis de conduire, mais elle ne s'en servait jamais. Lorsqu'il lui fallut, du fait de son grand âge, assurer sa démarche à l'aide d'une canne, elle dut s'inspirer du Grand Siècle dans l'usage de cet accessoire, tant elle le maniait avec majesté.

De la personne

Nous avons vu un ministre décorer Madame Martinet. Nous l'avons découverte amie, vraiment, de personnalités du monde universitaire français ou étranger, d'artistes ou de hauts fonctionnaires, tout comme de personnes très simples qui, dans le besoin, n'hésitaient pas à avoir recours à elle. Nous l'avons entendue prononcer bien des conférences ; toujours manifestement préparées avec soin, elles ne prenaient jamais un tour répétitif, mais étaient au contraire présentées dans l'éclairage de ses derniers travaux. Nous l'avons rencontrée en Allemagne, en Angleterre, en Egypte, aux Etats-Unis, au cours de voyages à caractère historique ou familial. Nous l'avons poursuivie jusque dans sa vie personnelle et l'avons partout trouvée égale, droite, généreuse, partageant son savoir autant que son avoir, se présentant sans fard, engageant sans s'encombrer de conventions protectrices des échanges personnels avec tout un chacun.

Sa personnalité si posée, si complète, si attentive, si ample doit probablement laisser avant tout à ceux qui l'ont approchée le souvenir gardé d'elle par Pierre Riché, celui d'une grande dame.

Jacqueline DANYSZ

Article rédigé avec les contributions de
Gabriel Martinet, Marie-Thérèse Nolle,
Martine Plouvier, Madeleine Pringuet et Cécile Souchon

Jean Lefebvre, conservateur en chef des bibliothèques de Laon,
a consacré à Suzanne Martinet un article *In memoriam*
publié dans le tome XLIII (1998) des *Mémoires de la Fédération
des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*.

Bibliographie de Suzanne Martinet

I. PUBLICATIONS

- « Laon, ville carrefour sur les chemins de Saint-Jacques de Compostelle », *Revue belge d'archéologie et d'histoire de l'art*, t. 23, fasc. 1-2, 1954, p. 111-118.
- « La Création et l'École de Laon », *Revue belge d'archéologie et d'histoire de l'art*, t. 25, fasc. 1-4, 1956, p. 161-175.
- « L'iconographie de la cathédrale de Laon », *Annales des amis belges du vieux Laon*, n° 6, 1957, p. 9-13.
- « Laon et sa bourgeoisie du vin », *Annales des amis belges du vieux Laon*, n° 7, 1958, p. 11-16.
- « Quelques siècles de présence irlandaise à Laon », *Annales des amis belges du vieux Laon*, n° 8, 1959, p. 16-19.
- « Dramas liturgiques et iconographie de la cathédrale de Laon », *Commerçant d'aujourd'hui*, n° 39, mars 1960.
- « Les fêtes à Laon au Moyen Age », *Mémoires de la Fédération des sociétés savantes de l'Aisne*, t. VII, 1960-1961, p. 89-97.
- « Sainte Cilinie et l'enfance de saint Rémi », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. VIII, 1961-1962, p. 72-80.
- « Un évêque bâtisseur : Gautier de Mortagne », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. VIII, 1961-1962, p. 81-92.
- « Le voyage des Laonnois en Angleterre en 1113 », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. IX, 1963, p. 81-92.
- René Toffin et Suzanne Martinet, *L'église Notre-Dame de Marle*, 1963, 93 p.
- « Les Carolingiens de Laon et l'Espagne », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. X, 1964, p. 6-12.
- « L'abbaye de Cuissy », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. X, 1964, p. 71-78.
- « La geste des Roucy en Espagne », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. XI, 1965, p. 21-36.
- « La Fête-Dieu, Jacques de Troyes et l'école théologique de Laon », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. XI, 1965, p. 66-77.
- Laon, ancienne capitale de la France*, Laon, Courrier de l'Aisne, 1966 [3^e éd. 1979], 35 p.
- « Un palais décrit dans un manuscrit carolingien », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. XII, 1966, p. 72-84.
- « Une reine du IX^e siècle, la belle Judith », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. XII, 1966, p. 85-93.
- « La cathédrale carolingienne de l'évêque de Laon Gerfrid », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. XIII, 1967, p. 70-83.

- Georges Dumas et Suzanne Martinet, *L'Histoire de l'Aisne vue à travers les richesses des archives départementales et de la bibliothèque de Laon*, Courrier de l'Aisne, Laon, 1968, 132 p.
- « Les pratiques païennes à Laon à l'arrivée de sainte Salaberge au VII^e siècle », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. XIV, 1968, p. 51-60.
- « L'abbaye Notre-Dame la Profonde et les deux premières abbesses », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. XV, 1969, p. 62-72.
- « Chevaliers et évêque de Laon à la Reconquista : 1060-1134 », *Bulletin philologique et historique*, 1969, p. 65-74.
- « Les traitements de la lèpre dans les manuscrits médicaux de Laon », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. XVI, 1970, p. 17-22.
- « Pardule, évêque de Laon, ami de Charles le Chauve et médecin de notre ville », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. XVI, 1970, p. 159-169.
- « Les arts libéraux à Laon au IX^e siècle », *Actes du 95^e Congrès national des sociétés savantes*, Reims, 1970, p. 55-63.
- Laon (Aisne) 02*, éditions SAEP, Colmar-Ingersheim, 1971, 90 p.
- Montloon : reflet fidèle de la montagne et des environs de Laon de 1100 à 1300*, Courrier de l'Aisne, Laon, 1972, 173 p.
- « L'agriculture dans le Laonnois au XII^e siècle », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. XVIII, 1972, p. 22-29.
- « Saint Bernard, les Roucy et les Montmirail », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. XVIII, 1972, p. 39-41.
- La cathédrale de Laon*, Nouvelles Editions Latines, coll. « Art et Tourisme », Paris, 1^{ère} éd. 1973, Courrier de l'Aisne, Laon, 2^e éd. 1989, 32 p.
- « Au sujet de Roland et Ganelon », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. XX, 1974, p. 40-45.
- « Aspect de la ville de Laon sous Charles le Chauve », *Jean Scot Erigène et l'histoire de la philosophie : Colloque international n° 561 du CNRS*, Laon, 7-12 juillet 1975, p. 23-36.
- « Sainte-Marie-Saint-Jean de Laon », *Dossiers de l'archéologie*, n° 14, janvier-février 1976, p. 26-34.
- « Légendes carolingiennes de Pierrepont et de Laon », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. XXII, 1977, p. 65-76.
- « Le siège de Laon sous Henri IV, 1594 », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. XXIII, 1978, p. 83-95.
- Rolandus (778-1978)*, catalogue de l'exposition présentée à la bibliothèque de Laon, 1978, 60 p.
- « Ganelon, légende et histoire », *Dossiers de l'archéologie*, n° 30, septembre-octobre 1978, p. 80-89.
- « La relique de saint Laurent », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. XXIV, 1979, p. 62-68.

- « François Colinet, dernier Prémontré de Saint-Martin », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. XXIV, 1979, p. 69-76.
- Quelques belles pièces de la bibliothèque municipale de Laon*, catalogue de l'inauguration du 16 juin 1980 de la nouvelle bibliothèque à l'abbaye Saint-Martin, 1980, 48 p.
- « Le mouvement communal de Laon : 1112 », *Les chartes et le mouvement communal : actes du colloque régional*, octobre 1980, organisé en commémoration du neuvième centenaire de la Commune de Saint-Quentin, p. 27-38.
- « Les manuscrits de l'abbaye de Cuissy », *Actes officiels des 4^e, 5^e, 6^e et 7^e colloques du Centre d'études et de recherches prémontrées*, 1980, p. 74-86.
- « L'École de Laon au XII^e siècle : Anselme de Laon et Abélard », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. XXVI, 1981, p. 57-63.
- « L'abbé L'Ecuy, le père Cotte, la flore de Prémontré et la Société d'agriculture de Laon », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. XXVII, 1982, p. 63-74.
- Suzanne Martinet et Bernard Merlette, « Ganelon, évêque de Laon, contemporain de Charlemagne », *La chanson de geste et le mythe carolingien : mélanges René Louis*, 1982, p. 67-84.
- « Le péché de Charlemagne, Gisèle, Roland et Ganelon », *Amour, mariage et transgressions au Moyen Age : actes du colloque des 24, 25, 26 et 27 mars 1983*, université de Picardie, Centre d'études médiévales, p. 9-16.
- Trois érudits du XIX^e siècle : Edouard Fleury (1815-1883)* [notices rédigées par Suzanne Martinet] ; *Etienne Midoux (1829-1890)* [notices rédigées par Andrée Rollas] ; *Amédée Piette (1809-1883)* [notices rédigées par Cécile Souchon], catalogue des expositions présentées à la bibliothèque de Laon, au musée de Laon et aux archives de l'Aisne en septembre et octobre 1983, 1983, non paginé.
- « Les manuscrits de Foigny », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. XXVIII, 1983, p. 17-34.
- Suzanne Martinet et Cécile Souchon, « In memoriam Pierre Lefèvre », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. XXIX, 1984, p. 45-46.
- Le Père Jacques Marquette et la découverte du Mississippi*, exposition conçue par Suzanne Martinet, réalisée et présentée par la bibliothèque de Laon du 24 juin au 6 juillet 1985, 1985.
- « Les Aliscans et la ville de Laon », *Guillaume et Willehalm : les épopées françaises et l'œuvre de Wolfram von Eschenbach : actes du colloque des 12 et 13 janvier 1985*, université de Picardie, Centre d'études médiévales, p. 71-80.
- Rois de France, rois de Laon : X^e siècle*, Courrier de l'Aisne, Laon, 1987, 188 p.
- « Panorama de la ville de Laon au X^e siècle », *L'Ami du Laonnois*, n^o 1, mai 1987, p. 4-5.

- « Le pèlerinage de Liesse, une histoire de croisade », *La Croisade : réalités et fictions : actes du colloque d'Amiens*, 18-22 mars 1987, université de Picardie, Centre d'études médiévales, p. 169-176.
- « L'église de Chivy et ses chapiteaux », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. XXXII, 1987, p. 67-84.
- La Sainte Face de Laon et son histoire*, Courrier de l'Aisne, Laon, 1988, 33 p.
- « La trahison des Adalbéron », *Les Robertiens-Capétiens du IX^e au XX^e siècle : colloque du millénaire capétien, 30-31 mai 1987*, Bulletin de la Société historique de Compiègne, t. 30, 1988, p. 63-74.
- « Richer, un chroniqueur du X^e siècle », *Chroniques nationales et chroniques universelles : actes du colloque d'Amiens, 16-17 janvier 1988*, université de Picardie, Centre d'études médiévales, p. 111-120.
- « La Société royale d'agriculture de Laon et les Prémontrés », *Agriculture et économie chez les Prémontrés : actes du 14^e colloque du Centre d'études et de recherches prémontrées*, Laon, 1988, p. 80-83.
- « L'église de Vorges », *L'Ami du Laonnois*, n° 3, septembre 1988, p. 3-6
- « Un Laonnois méconnu : Nestor L'Hôte, dessinateur de Champollion », *L'Ami du Laonnois*, n° 5, décembre 1989, p. 2-4.
- Manuscrits cisterciens*, 1990, non paginé.
- « Richer », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. XXXV, 1990, p. 58-66.
- « Le centenaire de Champfleury », *L'Ami du Laonnois*, n° 6, août 1990, p. 8-10.
- « Elinand, évêque de Laon méconnu (1052-1098) », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. XXXVI, 1991, p. 58-78.
- « Un haut lieu rolandien : Leuilly », *L'Ami du Laonnois*, n° 10, août 1992, p. 5-6.
- Laon, promontoire sacré des druides au IX^e siècle*, Courrier de l'Aisne, Laon, 1994, 219 p.
- « Michel Casse, un chanoine bibliophile du XIV^e siècle à Laon », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. XXXIX, 1994, p. 59-78.

Remarque : les études sur le Moyen Âge à Laon parues dans des périodiques ont été reprises et souvent amplifiées dans les trois œuvres maîtresses de Suzanne Martinet : *Laon, promontoire sacré : des druides au IX^e siècle*, 1994 ; *Rois de France, rois de Laon : X^e siècle*, 1987 ; *Montlooon : reflet fidèle de la montagne et des environs de Laon de 1100 à 1300*, 1972.

II. MANUSCRITS DÉPOSÉS À LA BIBLIOTHÈQUE DE LAON

Histoire de Laon : chronologie, s.d., 26 f., B.M.L. 35 CHL 7.

Manuscrit 173 : sentences d'Anselme et de Guillaume de Champeaux, relevé fait par Suzanne Martinet et l'abbé Merlette, s.d., 2 f., B.M.L. 20 CHL 34.

Nicolas Lebègue, s.d., 2 f., B.M.L. 42 CHL 47.

Les Templiers de Laon, s.d., 1 f., (B.M.L. 6 B CHL 8.

- Le Tortoir*, s.d., 8 f., B.M.L. 20 CHL 47.
- Le médecin Guillaume d'Harcigny et son tombeau*, 1967, 1 f., B.M.L. 4 CHL 80.
- Histoire du Sauvoir : discours prononcé le jour de l'inauguration de l'église du Sauvoir*, 12 janvier 1969, 1969, 5 p., B.M.L. 16 CHL 13.
- Arsène Houssaye : dossier contenant 2 textes sur Arsène Houssaye, une bibliographie, 2 catalogues d'exposition (bibliothèque municipale de Laon, 1-8 juin 1969), etc.*, 1969, n.p., B.M.L. 37 CHL 41.
- Les Frères Le Nain*, 1971, 5 f., B.M.L. 16 CHL 47.
- Suzanne Martinet et Jean-Jacques Plantinet, *Montage pièce et vitrail cathédrale de Laon sur : Gautier de Coincy, le miracle de Théophile*, 1975, 20 p., B.M.L. 19 CHL 17.
- Culte de saint Gilles dans les manuscrits de Laon*, 1977, 4 f., B.M.L. 20 CHL 35.
- Historique du Val des Écoliers*, 1979, 4 f., B.M.L. 21 CHL 20.
- La relique de saint Laurent*, [dossier contenant l'étude de Suzanne Martinet et la photocopie des lettres trouvées dans la châsse de saint Laurent], 1979, n.p., B.M.L. 42 CHL 50.
- Conférence sur Ernst Jünger*, 1987, 25 p., B.M.L. 25 CHL 8.

Bibliographie établie par Jean Lefebvre